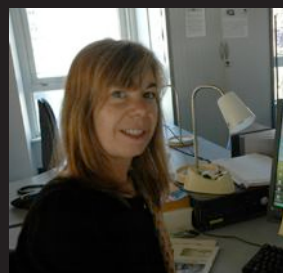


Éclipse

UNE AUTRE VISION DU QUOTIDIEN

DOSSIER :
Le secrétaire de rédaction
ce journaliste de l'ombre



ENTRETIEN

Catherine Le Berre
« Je m'étais juré de ne
jamais faire ce métier ! »

PORTRAIT

Louis Guéry
Auteur de référence
chez les S.R.



EDITO

Parler du secrétariat de rédaction, au XXI^e siècle ? C'est dépassé, et puis ce métier n'intéresse personne, puisque personne ne le connaît... Voici les encouragements que l'on peut rencontrer lorsqu'on se lance dans une aventure telle que celle entreprise ici, celle de parler d'un métier que certains ont déjà enterré. Pourtant les secrétaires de rédaction (S.R.) sont encore bien là, tapis dans l'ombre des journalistes signant leurs papiers. Les fautes, ils les corrigent toujours, humblement, parfois à contre-cœur il faut l'avouer, car le métier est souvent ingrat. Pour autant il existe, et bien que je ne pense pas qu'il soit encore utile de prouver l'importance de son rôle au sein d'une rédaction, c'était une démarche nécessaire pour que ce travail ne tombe pas qu'entre des mains de connaisseurs. Il s'agissait, le temps de 24 pages, de sortir un peu ce métier de son ombre pour aller à la rencontre d'un public élargi.

“Mais pourquoi de telles recherches en ce moment ?” m'a-t-on encore demandé. La presse est en pleine mutation, à l'ère du tout numérique, et le S.R. est un métier qui évolue avec son temps, s'adapte aux nouvelles technologies et c'est intéressant de se pencher dessus, justement à ce carrefour, aux portes d'un avenir incertain. Ce qui intrigue pourtant, c'est le fait que ce métier, si indispensable, ne soit pas reconnu à sa juste valeur, dans un milieu où les journalistes les plus admirés sont les grands reporters (de guerre?).

À quoi tient la reconnaissance finalement ? À un nom au bas d'un article, ou à un profil à la télévision... Une vision bien réductrice d'un métier exigeant et méticuleux. Souvent la méconnaissance entraîne un manque de considération. Accompagnée d'un zeste d'ego du rédacteur-poète-grand écrivain ne supportant pas que l'on retouche à sa prose, et vous obtenez les reproches quotidiens faits aux secrétaires de rédaction... De quoi remettre en question le rôle et la place de celui qui était encore considéré, il n'y a pas si longtemps de ça, comme le bras droit du rédacteur en chef.

Claire Fouilleul

SOMMAIRE

P. 4 > Pour mieux comprendre: **L'UTILITÉ DU SECRÉTAIRE DE RÉDACTION (S.R.)** prouvée par la censure de Vichy

P. 5 > **QUELQUES EXEMPLES** de mauvais choix de S.R., et leur **INCIDENCE** sur la **COMPRÉHENSION** de l'information

P. 6/7 > **DOSSIER**: Quelle considération pour le S.R., ce journaliste de l'ombre ?

P. 8 > Le **SECRÉTAIRE DE RÉDACTION** vu par...

P. 9 > Qu'est-ce qu'un S.R ? Est-ce déjà un métier **DÉPASSÉ** ?

P. 12 > L'entretien : **CATHERINE LE BERRE**, S.R. depuis 28 ans à Ouest France avoue avoir détesté ce métier

P. 14 > Reportage : **UN BOUCLAGE** à Bretagne Magazine

P. 18 > Le portrait : **LOUIS GUÉRY**, journaliste dont le manuel de secrétariat de rédaction est devenu la **RÉFÉRENCE**

P. 21 > **L'ENQUÊTE** : S.R., un métier **IMPORTANT** mais pourtant déprécié, **POURQUOI** ?

P. 24 > L'interview : **ISABELLE LEGONIDEC**, S.R. sur le web pour RFI

P. 26 > Conclusion : entre **CONSIDÉRATION** et **ÉVOLUTION**

P. 27 > Tous nos **CONSEILS DE LECTURES** pour devenir un bon S.R.

P. 28 > **REMERCIEMENTS**

//////////////////////////////// Pour mieux comprendre //////////////////////////////////

LA CENSURE

Sous l'occupation, Vichy donnait des consignes très claires concernant la censure de certains titres. Finalement, cette démarche ne faisait que prouver l'importance du métier de secrétaire de rédaction. Le choix d'une photo, d'un emplacement, d'un titre n'était en rien un choix neutre, il s'agissait, au contraire, d'un acte réfléchi et conscient.

Exemple de consigne, le 6 janvier 1941:
les secrétaires de rédaction sont
convoqués par les censeurs régionaux
pour recevoir des consignes qu'on ne
peut donner par écrit:

- Mettre chaque jour en haut de page une soit un titre deux colonnes, soit deux titres une colonne faisant état d'initiatives ou de succès de l'Axe;
- Donner la priorité aux communiqués italiens et allemands
- Mettre en relief dans les commentaires les événements considérés comme heureux par Berlin et par Rome.»

Autre exemple, le 10 janvier 1941, la consigne N°393 ordonne d'« informer les journaux qu'aucun blanc ne sera plus toléré dans les articles censurés. »



Illustration : Extrait de *Éphémérides de quatre années tragiques*, de Pierre Limagne, Éditions Bonne presse, Paris, 1945. (repris dans le manuel *Le secrétariat de rédaction, de la copie à la maquette de mise en page* de Louis Guéry, Éditions CFPJ, Paris, 1990.

QUAND LA LOGIQUE FAIT DÉFAUT

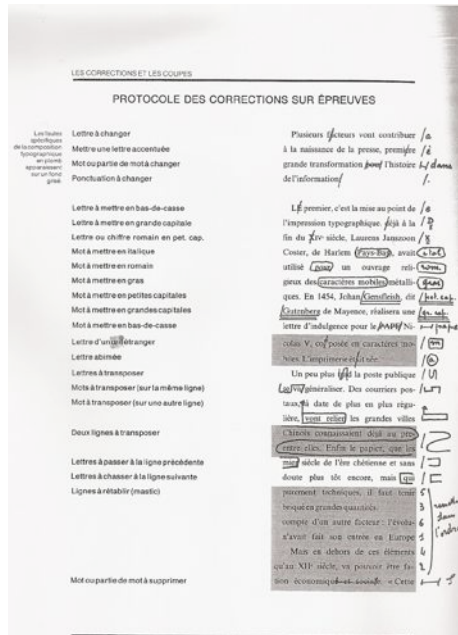
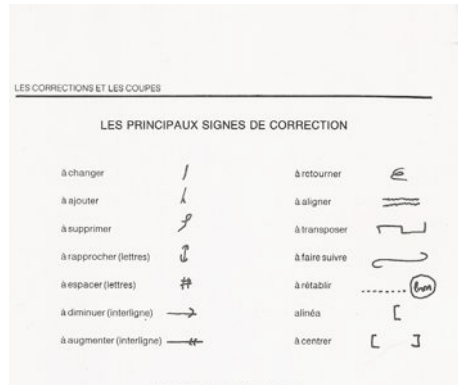
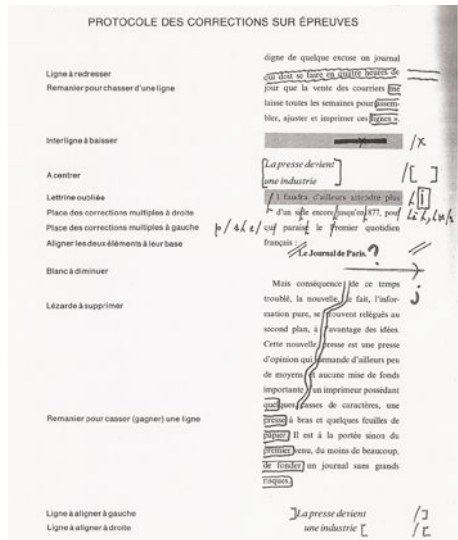
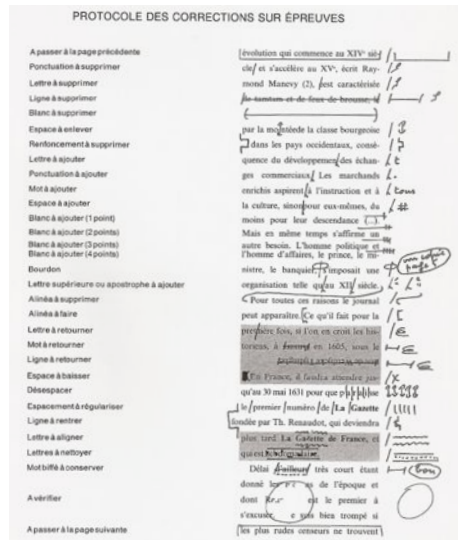
Le titre «le tue et se désintègre» est extrait du manuel *Le secrétariat de rédaction, de la copie à la maquette de mise en page* de Louis Guéry, Éditions CFPJ, Paris, 1990 «Tous ces titres parmi des centaines d'autres aussi défectueux, ont été publiés, hélas ! dans des journaux » note Louis Guéry dans son manuel. Tous ces exemples ne sont pas là pour montrer du doigt les secré-

taires de rédaction ayant laissé passer ces fautes, mais bien au contraire pour montrer la difficulté de leur travail, et la constante vigilance dont ils doivent faire preuve pour éviter des erreurs qui peuvent être graves. Ces pages sont également là pour prouver son importance dans la création et surtout dans la finalisation du journal ou de n'importe quelle publication.



L'importance et l'utilité du S.R.

LEUR CODE POUR SE COMPRENDRE



Le code typographique est suivi à la lettre par les secrétaires de rédaction. Ce livre leur permet de bien utiliser la langue française, et de bien la présenter. Tout y est recensé, de l'espace fine nécessaire avant les signes de ponctuation, jusqu'au bon usage des majuscules. Pour pouvoir corriger toutes ces fautes, ce code précise également comment les signaler dans la marge sur la copie à reprendre.

VIGILANCE,
POUR ÉVITER LE
CONTRE-SENS

Toujours extraits du manuel
Le secrétariat de rédaction,
de la copie à la maquette de
mise en page de Louis Guéry,
Éditions CFPJ, Paris, 1990



Titres à double-sens, coupures hasardeuses ou rapprochements malencontreux, le secrétaire de rédaction doit sans cesse rester vigilant et avoir une vision globale des choses.



Travailler dans l'ombre,
sans signature, sans aller
sur le terrain ni rencontrer
d'interlocuteurs extérieurs
à la rédaction... Le propre
du métier de secrétaire de
rédaction? Ne pas être vu,
car lorsque son travail est
soigné, il ne se voit pas,
il s'apprécie certes, mais
sans savoir ce qui se cache
derrière ce confort de lecture.
Un métier ingrat, méconnu
et trop souvent dévalorisé.

Dossier :
Quelle considération pour le secrétaire de rédaction ?



Qu'est-ce qu'un S.R. ?



La correction des articles ou leur calibrage, sont des tâches communes aux différents S.R. Autrefois, c'était avec les caractères d'imprimerie qu'il fallait jouer pour le faire!

Difficile de donner une définition du secrétaire de rédaction (S.R.), tant ses tâches peuvent varier d'une publication à l'autre. De plus, il existe aujourd'hui des S.R. de quotidiens, d'hebdomadaires, de magazines, mais aussi des S.R. pour les sites internet. À l'intérieur de

chacune de ces "branches" du métier, son rôle peut encore varier du tout au tout en fonction de la rédaction à laquelle il appartient. Il peut tout aussi bien être S.R. unique, c'est-à-dire que, comme son nom l'indique, il fait tout tout seul, tant en ce qui concerne la relecture et la réécriture des pa-

piers, qu'au niveau de la maquette et de sa création. Alors qu'un autre S.R. ne s'occupera "que" de la relecture, sans prendre les corrections ou réécrire les articles. Certains encore ne touchent jamais à la maquette, mais uniquement au texte et à sa titraille. D'autres seront chargés de choisir les photos, en plus d'apporter des corrections aux articles... Chacun d'entre eux pouvant travailler et exécuter les tâches qui lui sont demandées selon des manières diverses et variées, à l'aide de logiciels différents les uns des autres, au point d'en perdre son latin. D'ailleurs, en général, lorsqu'arrive un nouveau secrétaire de rédaction dans un journal, il doit être formé au logiciel propre à la rédac-

tion. En effet, il est possible de dire qu'à chaque publication correspond un logiciel de mise en page différent, mis à part quelques exceptions, notamment concernant de gros logiciels, qui sont utilisés depuis la création de la P.A.O. (publication assistée par ordinateur) et qui sont restés dans nombre de rédactions, comme *Quark Xpress* par exemple.

Cependant, on ne peut pas dire que la connaissance et la maîtrise de l'informatique et des nouvelles technologies fasse de n'importe qui un bon S.R.

Elles représentent un atout certes, mais pas un motif d'embauche, «*les formations sont là pour ça*», comme le dit si bien Damien

« Faut-il faire une croix sur les secrétaires de rédaction ? »

Duperray, responsable du plateau des S.R. au *Figaro*. La maîtrise technologique n'entre donc pas en compte dans la description que l'on pourrait faire d'un S.R., si l'on veut tenter de brosser un portrait général de la profession. Pour cela, peut-être faut-il démarrer par les qualités nécessaires à l'exercice de cette fonction, plutôt exigeante. À la question «*Quelles sont selon vous les qualités d'un bon S.R. ?*», voici le palmarès des dix qualités les plus souvent citées : rigueur et précision, sens de l'organisation, diplomatie, sens de l'information, maîtrise de la langue française, créativité et imagination, rapidité, bonne culture générale, bonne plume et enfin sens du lectorat. (Extrait de *La place du S.R. dans les journaux*, enquête CFPJ, 2001). Finalement, pour résumer, la tâche principale du secrétaire de rédaction n'est autre que de mettre en forme l'information pour qu'elle soit lisible,

agréable à lire et qu'elle donne envie, attise la curiosité, et ce, quelles que soient les tâches qui lui sont confiées. Seulement, avec l'arrivée du numérique, beaucoup avaient tendance à penser que ce métier serait voué à disparaître, comme celui des ouvriers du livre, anciens typographes ou clavistes, forcés de se reconvertir pour rester dans la rédaction. Donc pourquoi parler d'un métier s'il est voué à s'éteindre, et qu'il appartient déjà au passé ? Dans une époque où le journal papier tend vers le multimédia,

voire vers le tout numérique, dans une époque où un journal pourra se lire, et se lit déjà d'ailleurs, sur ordinateur ou sur téléphone portable, faut-il faire une croix sur les secrétaires de rédaction ?

Nombreux sont ceux qui pensent le contraire dans le milieu des journalistes, Stéphane Lutz-Sorg le premier, lui qui vient de sortir la 6^e édition du "Guéry", ouvrage de référence de la fonction. Pour preuve, voici un extrait de son avant-propos : «*Aujourd'hui, les journalistes n'ont assurément plus le monopole de la recherche de l'information, ni de la mise en forme. Le "journalisme participatif" est passé par là : les lecteurs-internautes-contributeurs jouent leur rôle dans la recherche et la livraison de l'information (...)* Pour autant, vérifier et classer l'information, la hiérarchiser, trouver le bon titre, le bon chapô, la bonne légende de la photo, relire l'article pour le rendre lisible par les autres ne demeure-t-il pas plus que jamais utile ? »

Leur utilité n'est donc plus à prouver, un article bien mis en valeur fait ►

« Vérifier et classer l'information, la hiérarchiser, trouver le bon chapô, la bonne légende de la photo, relire l'article pour le rendre lisible par les autres ne demeure-t-il pas plus que jamais utile ? »



L'ordinateur fait partie intégrante du métier et les S.R. doivent tous maîtriser le logiciel de mise en page propre à leur rédaction.



Malgré l'omniprésence de l'ordinateur dans le travail de S.R., le support papier est encore beaucoup utilisé pour dessiner les pages et les monstres, ou encore pour calibrer les articles.

► vendre, et fait donc vivre le journal. Parce que jamais un ordinateur ne pourra trouver le bon titre, ou réécrire une légende pour qu'elle devienne pertinente. Jamais un ordinateur ne

« Un ordinateur ne pourra jamais remplacer un humain. »

saura recadrer une photo pour n'en garder que le message essentiel, ou même suivre le code typographique à la lettre. Ainsi, comment pourrait-il faire la différence entre le chiffre 1967 dans une phrase, qui nécessite une espace fine, et la date 1967 qui doit obligatoirement rester sans espace? Non, un ordinateur, malgré les progrès constants de la technologie, ne pourra jamais remplacer un humain. Alors, le secrétaire de rédaction, un métier appartenant au passé, comme

ses anciens collègues typographes ou clavistes? Peu de chances pour que cela se produise un jour. Le secrétariat de rédaction reste un métier en perpétuelle évolution, s'adaptant aux

nouvelles technologies et à la réorganisation des rédactions. Et même si dans certaines publications, le terme de secrétaire de rédaction a disparu, le métier existe toujours. Seulement, ce sont des journalistes rédacteurs qui s'en occupent, il faut bien que quelqu'un le fasse. Un journal ne peut vivre sans secrétaire de rédaction, c'est-à-dire sans personne pour relire les articles, les titrer ou les couper. ■



Beaucoup d'anciens ouvriers du livre, typographes ou clavistes par exemple, devenaient secrétaires de rédaction, leurs postes étant supprimés par l'arrivée de l'ordinateur.

Le secrétaire de rédaction vu par...

«Chargé de lire tous les journaux de Paris, ceux des départements, et d'y découper avec des ciseaux les petits faits, les petites nouvelles qui composeront le numéro, il admet ou rejette les Réclames d'après le mot d'ordre du gérant ou du propriétaire. Tenu de veiller à la mise en page des éléments du numéro, ce Maître-Jacques, debout jusqu'au moment où le journal se met sous presse, commande cette espèce de sergent-major des compositeurs d'imprimerie, appelé metteur en page. Ce Maître-Jacques est excessivement important. Les choses les plus intéressantes, les grands et les petits articles, tout devient une question de mise en page entre une heure et minuit, l'heure fatale des journaux, l'heure où les nouvelles politiques, écloses le soir, exigent des Entre-filets.

«L'Entre-filet se commit, comme les grands crimes, au milieu de la nuit. Le gérant, le ténor, le Maître-Jacques, quelquefois un attaché, (...) quelquefois la femme de ménage, ajoutent les plaisants, réunissent leurs intelligences pour écrire cet Entre-filet, qui dépasse rarement dix lignes, et qui n'en a souvent que deux (...)

«Les fonctions du Maître-Jacques du journal sont importantes ; il est en réalité le journal lui-même (...)

Honoré de Balzac, *Monographie de la presse parisienne*, 1843.

«Voici en quels termes un confrère, J. Daurelle, publiciste compétent, apprécie le rôle et la responsabilité du secrétaire de rédaction : « Dans nos journaux, où les fonctions de rédacteur en chef n'existent plus guère que comme titre honorifique, le secrétaire de la rédaction est le véritable lieutenant du directeur pour tout ce qui concerne celle-ci. Il est son confident, le dépositaire de l'esprit du journal, le gardien des intérêts de la maison. Il sait quelles personnes il faut ménager, lesquelles, le cas échéant, on peut critiquer... Il surveille ses collaborateurs, les inspire, leur transmet les instructions du directeur. » ♦

Vincent Jamati, *Pour devenir journaliste*, 1906.

« Le secrétariat de rédaction, c'est un peu le service sur lequel tout le monde a tendance à taper quand il y a un problème. Il est très mal considéré globalement je trouve dans les journaux et, comme c'est un poste qui est dans l'ombre, il est complètement méconnu du public. Vous demandez ce qu'est un secrétaire de rédaction à quelqu'un que vous croisez dans la rue, pour lui, c'est la personne qui décroche le téléphone, alors qu'il s'agit quand même du pivot central du journal. » ♦

Damien Duperray, chef des SR au Figaro, lors d'un entretien le 21 mars 2009.



Exemple d'une épreuve couleur provenant du photographe, à valider pour le BAT (Bon à tirer).

Un exemple du classement des polices.

« C'est un métier ingrat c'est sûr, où l'on travaille dans l'ombre et où la gratification n'existe pas. Un métier qui peut passer totalement inaperçu, et à la limite, qui doit passer inaperçu pour prouver qu'il est bien fait. » ♦

Jean-Noël Pottin, chef du plateau des S.R. au *Télégramme*, lors d'un entretien le 16 mars 2009.

« Distribue le travail, sauf lorsqu'un de ses supérieurs hiérarchiques en a la charge, prépare et assume la mise en page. Il peut participer à des travaux de rédaction. » ♦

François Boissarie et J.P. Garnier, *Le livret S.N.J. du journaliste*, 1974.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE LE BERRE

« J'avais ce métier en horreur ! »

BIEN QU'ELLE AFFIRME AVOIR TOUJOURS DÉTESTÉ LE MÉTIER DE SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, CATHERINE LE BERRE A FINI PAR L'APPRIVOISER À OUEST FRANCE, ET CE DEPUIS.... BIENTÔT 30 ANS !

ÉCLIPSE >> À quel point détestiez-vous le secrétariat de rédaction ?

CATHERINE LE BERRE: J'ai fait mes études à l'école de Lille, et déjà j'avais ce métier en horreur ! Je n'avais pas pris la spécialité presse écrite, qui était celle qui m'intéressait pourtant, justement parce que je voulais éviter le secrétariat de rédaction.

>> Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

J'ai rencontré des gens vraiment chouettes dans l'équipe de S.R. avec laquelle je bossais, très intéressants, qui eux, avaient choisi ce métier. J'ai eu un très bon contact, et du coup, les relations que je n'avais pas sur le terrain, je les avais au bureau avec eux. Par contre, quand j'ai débarqué à Brest, c'était plus difficile, parce que je me suis vraiment retrouvée dans la situation où les S.R. n'avaient pas choisi leur poste. Mais j'ai eu des enfants entre-temps, et c'est ça qui m'a poussée à garder ce poste, parce qu'il a l'avantage d'avoir des horaires plus ou moins fixes. Je pouvais donc avoir une vie de famille, tandis que si j'étais allée en locale, c'était le matin à 9 h et le soir à 21 h donc c'était très compliqué. Surtout que mon mari était journaliste de terrain à l'époque, donc ça n'aurait pas été évident du tout à gérer.

>> Aucun regret alors ?

Oh si, je regrette encore le journalisme de terrain, et je vais peut-être y retourner d'ailleurs, j'espère un jour, parce que ça démange. Les enfants grandissent, j'attends d'avoir un peu plus de temps pour moi.

>> Aujourd'hui, vous appréciez quand même votre métier ?

Oui, j'aime bien ce métier finalement, je suis un peu un drôle d'oiseau. Pour avoir été avant sur le terrain, je connais ces deux branches du métier de journaliste, et en tant que secrétaire de rédaction, j'apprécie le recul qu'on a pour essayer de rendre le journal le plus accessible possible. C'est de cette manière-là que j'exerce mon métier, en me disant que je suis le premier lecteur, un peu éclairé. Et puis, on peut travailler en équipe, pour refaire un titre ou demander des précisions aux collègues, ce qui n'est pas vraiment le cas sur le terrain, et c'est un aspect qui me plaît beaucoup.

>> Selon vous, comment les autres secrétaires de rédaction vivent-ils leur métier ?

Rares sont les secrétaires de rédaction... On les appelle secrétaires d'édition chez nous, mais rares sont ceux qui ont choisi ce métier. Pourquoi ? Parce que c'est un boulot ingrat, on n'est pas sur le devant de la scène. Le journaliste de terrain fait son boulot et le S.R., lui, vient derrière, fait un peu la mise en scène du journal, revoit aussi le fond, et comme il n'a pas été sur le terrain, on lui en veut toujours d'oser revoir le fond des articles. Alors, on peut entendre des phrases comme « Moi j'ai été sur le terrain, donc je sais mieux que toi », ce qui n'est pas toujours agréable.

>> Vous êtes d'accord alors pour dire que c'est un métier difficile ?

Oui, il est assez éreintant, notamment à cause des conditions de pratique du métier. Dans un journal comme le mien, un secrétaire d'édition, va faire entre 9 et 11 pages quotidiennement. Il faut donc être, et rester très concentrée. L'essentiel de ces pages est consacré aux correspondants locaux, ce qui demande beaucoup de boulot. Et puis ce n'est pas forcément très valorisant de relire des comptes-rendus d'assemblées générales ou de conseils municipaux. C'est vrai que pour ça, on dit souvent que c'est un métier ingrat. Mais moi, comme je me fixe toujours cette idée que pour le lecteur l'information, y compris l'information de proximité, est importante, ça fait partie de notre boulot, et donc je le fais le mieux possible, toujours.

>> Comment le S.R. est-il considéré dans une rédaction comme la vôtre ? Personnellement, mes collègues de terrain ne m'ont jamais mal considérée. C'est plutôt l'image du S.R. en général qui prend des coups... Pas par mes collègues, par la direction non plus, du moins dans le discours officiel, parce que dans les faits oui. Si l'un des journalistes a des difficultés dans son métier ou dans sa vie par exemple, on le met au secrétariat d'édition. C'est presque une punition ! C'est la première solution proposée pour résoudre les problèmes. Si la personne ne veut absolument pas faire de S.R., alors on commence à chercher d'autres solutions pour elle. Mais le secrétariat de rédaction, c'est quand même très souvent l'endroit où l'on met les gens en se disant que là au moins, quoiqu'ils fassent, ce ne sera pas dramatique.

>> À votre avis, c'est un métier qui peut disparaître ?

Le métier est en train d'évoluer actuellement, parce qu'en ces temps de crise de la presse, il faut savoir rester attractif, le rôle du S.R. est donc très important. Pour moi c'est un boulot indispensable, c'est le recul par rapport à ce qui se fait dans le journal. Je ne sais pas ce qu'il en sera demain dans les quotidiens, je pense que malgré tout que les S.R. seront moins nombreux, mais toujours là, précisément parce que c'est un métier indispensable. Il a toute sa place, et j'espère sincèrement qu'il pourra survivre.



Claire Fouilleul

Un bouclage à Bretagne Magazine

Le bouclage? C'est le moment, dans une parution, durant lequel le secrétaire de rédaction est le plus ollicité, où il exerce d'ailleurs l'essentiel de ses fonctions. Le stress et la pression dont il est victime sont alors palpables, la tension à son comble, jusqu'à la délivrance que représente le départ chez l'imprimeur. Il s'agit donc du moment clé pour définir son rôle et sa place au sein d'une rédaction. C'est aussi le meilleur moment pour observer la considération à son égard.

Définir ce que représente la période de bouclage est assez difficile tant elle peut varier d'une publication à l'autre. C'est pourquoi il est intéressant de s'arrêter sur un exemple précis, non pas pour en faire une généralité, mais plutôt pour éviter les approximations et être au plus proche de la vérité, du moins d'une vérité, celle de Bretagne Magazine.

Mais pourquoi ce magazine et pas un autre? D'une part parce que j'en connais bien le fonctionnement pour y avoir travaillé plusieurs mois, mais aussi, et surtout, parce qu'il est représentatif du travail que doit fournir un secrétaire de rédaction pour obtenir un résultat qui soit beau esthétiquement et riche d'informations. Il est d'ores et déjà utile de fixer le rôle des S.R. dans cette rédaction, car, comme expliqué auparavant, son rôle peut varier du tout au tout selon les publications. À Bretagne Magazine, les S.R. réceptionnent les textes des journalistes pigistes et sont chargés de les entrer dans la maquette préablement préparée par la graphiste. Cette dernière leur fournit en effet un fichier Quark Xpress ou InDesign⁽¹⁾ dans lequel elle a positionné tous ses blocs de titres⁽²⁾, légendes, texte courant et photos. Ce fichier est "livré" avec les feuilles de style⁽³⁾ correspondantes pour que le S.R. ait

Le rédacteur en chef du magazine discute maquette avec la graphiste.

moins de problèmes lors de la mise en forme, notamment en ce qui concerne les "typos". Son travail est ainsi largement facilité, et il dispose de tous les éléments pour monter le sujet. À lui de rentrer le texte dans la maquette pour le mettre en forme. On pourrait aisément croire qu'il ne s'agit là que d'un vulgaire et modeste travail pour adepte du "copier/coller" informatique. Ce n'est évidemment pas du tout le cas. En général, une fois que le faux texte⁽⁴⁾, mis en place par la graphiste, est remplacé par celui du journaliste pigiste, il faut encore le couper pour qu'il rentre parfaitement dans la maquette, que ce ne soit ni trop court, ni trop long. L'un ou l'autre des cas prend du temps:



Quelques exemples de couvertures, élément le plus important du magazine au bouclage, qui est le dernier à être conçu par la graphiste.



qu'il faille rallonger un texte qui n'est pas écrit de sa propre main, ou qu'il faille le couper sans le dénaturer et en garder l'essence et l'information. D'où l'importance du calibrage⁽⁵⁾ en amont par le journaliste rédacteur. Il faut aussi, bien sûr revoir certaines tournures de phrases ou corriger les fautes, tout en veillant à respecter le code typographique⁽⁶⁾. Il s'agit donc bien d'un travail minutieux et précis, qui demande beaucoup d'attention, de concentration et de vigilance. « *C'est un moment d'enrichissement et de mise en valeur des textes* », explique Tanguy Monnat, rédacteur en chef. Pour Karine Djébari, qui est chargée de piloter le bouclage, il s'agit d'un travail « *comparable à*

celui du berger, qui rassemble ses moutons, et veille à ce qu'aucun ne ségare en chemin. » Tout a alors son importance, comme le rappelle Jean-Luc Germain, lui aussi S.R. « *un titre fautif, une grosse erreur d'orthographe, sont des marques honteuses que l'on a beaucoup de mal à effacer.* » Ainsi, Tanguy Monnat se souvient très bien de son premier bouclage en tant que S.R. « *j'ai publié dans le premier numéro de Bretagne Magazine (le hors-série "Vacances en Bretagne") l'agenda des festivités de Loire Atlantique... De l'année précédente. Nous étions en 1998 et la feuille que j'ai eu pendant plusieurs semaines lors du bouclage disait bien "année 1997" mais je n'ai rien vu. J'ai eu peur pen-*

dant quelques semaines après la sortie de ce numéro de recevoir des plaintes, mais personne n'a appelé heureusement.» Ce moment si important peut donc laisser, parfois, des traces surprenantes chez les principaux intéressés, jusque dans la vie personnelle. Ainsi, Françoise Genevois raconte que lorsqu'elle était rédactrice en chef adjointe du magazine Le Rennais, elle s'est rendue compte qu'à chaque bouclage, elle mettait trop de sel dans sa cuisine. Depuis, c'est devenu une blague dans sa famille, lorsque les plats sont trop salés, on lui demande si elle est en bouclage...

Finalement à Bretagne

Magazine, le bouclage débute à ce moment-là, ce moment dit de "l'editing"⁽⁷⁾.

Après, il y a plusieurs étapes dans un bouclage. L'editing au départ, qui laisse place à une impression papier qui permet de mettre le fichier en relecture par au moins trois personnes de la rédaction. Vient ensuite la prise de correction et l'envoi d'un premier B.A.T.⁽⁸⁾ au photographeur. Chacune des pages sera traitée de cette manière, de l'édito au guide, en passant par le dossier principal ou la couverture. Mais qui dit bouclage dit surtout délais à respecter. *«Les délais amènent forcément du stress. C'est un processus qui demande de l'organisation et de la logique. Ce n'est pas un travail intéressant, car très technique, mais il est essentiel pour éviter les problèmes en aval qui compliqueraient la sortie du numéro»*, témoigne

Françoise Genevois, l'une des S.R. de Bretagne Magazine. Ici la date incompressible est la date à laquelle le magazine doit se trouver chez l'imprimeur. À partir de cette date, on en déduit que tous les fichiers doivent être chez le photographeur au moins deux jours avant et que la relecture doit donc être faite à telle date en fonction du nombre de fichiers à relire, etc. C'est ainsi que se construit le rétroplanning, fort utile lors du bouclage, notamment pour les S.R. pour savoir s'ils sont en retard ou en avance. En général, certaines épreuves couleur⁽⁹⁾ parviennent à la rédaction avant la date butoir. Il est ainsi possible de revoir toutes les pages pour vérifier que rien n'a chassé⁽¹⁰⁾, que tout est bien à sa place, les folios⁽¹¹⁾, les crédits, les pubs... La graphiste, de son côté, vérifie la "chromi"⁽¹²⁾. Toutes ces épreuves seront remises au photographeur, soit pour modifications en cas d'erreur, il faudra alors ressortir une

épreuve pour qu'elle soit validée à nouveau, soit pour B.A.T. destiné à l'imprimeur. Pour cela en général un S.R. et la graphiste de la rédaction se déplacent physiquement jusque chez le photographeur. Ils y vérifient les dernières épreuves directement sur place et gagnent le temps que pourrait prendre les coursiers. Un B.A.T. ne pouvant, de toute façon, jamais se donner par téléphone, il faut garder une preuve écrite en cas de problème. Une fois les B.A.T. validés, les épreuves partent chez l'imprimeur qui envoie alors un traceur⁽¹³⁾ à la rédaction, qui devra de

nouveau être validé par les S.R., puis par le rédacteur en chef. À Bretagne Magazine le secrétaire de rédaction a donc beaucoup de responsabilités lors d'un bouclage, particulièrement lorsqu'il se rend chez le photographeur pour valider les pages une à une. Ce qui est appréciable dans des rédactions comme celle-ci, c'est le fait de travailler à plusieurs sur les mêmes fichiers. Certes l'editing est fait par une seule personne, chaque S.R. se voit attribuer ses propres fichiers, mais s'il a besoin d'aide pour trouver un titre, compléter une légende, ou même s'il a un doute sur l'orthographe ou les règles typographiques, ses collègues sont là pour le conseiller. C'est une ambiance de travail cordiale où tout le monde s'entraide, un travail d'équipe indispensable au bon fonctionnement du magazine, surtout depuis qu'il est

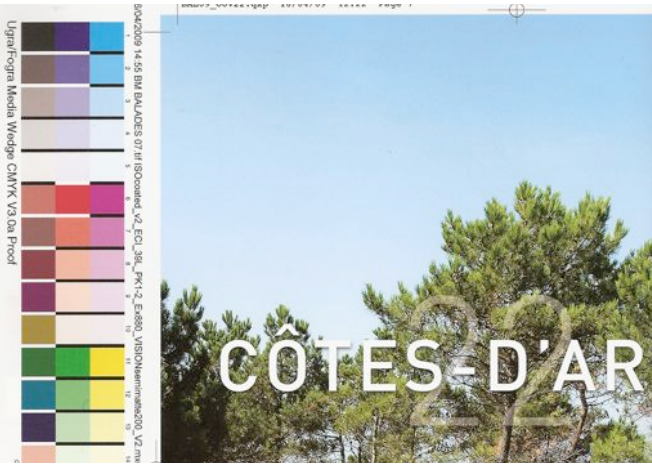
passé de trimestriel à bimestriel, soit concrètement, 2 numéros réguliers en plus par an, en dehors

des numéros spéciaux et des hors-séries. Ce qui signifie plus de pression, plus de travail en autant de temps... Donc peut-être plus de tensions au sein du magazine dans les relations entre S.R. et pigistes, S.R. et graphiste, ou encore S.R. et rédacteur en chef, S.R. et photographeur, etc. Puisqu'il est présent à chaque étape de la création du magazine, depuis le choix des sujets en conférence de rédaction, jusqu'à leur commande auprès des journalistes de terrain, en passant par la création de la maquette... Jusqu'au départ du B.A.T. pour l'imprimeur, c'est lui qui est le plus exposé aux critiques et réprimandes en tout genre. Pourtant, *«je ne pense pas qu'il y ait un manque de considération du S.R. à Bretagne Magazine»* affirme le rédacteur en chef, *«il s'agit de l'essentiel de notre travail*

et nous en connaissons la valeur.» «C'est vrai, il y a certes plus de tension, mais tout le monde est dans la même barque et je crois aussi que la perspective de la délivrance nous aide», explique, de son côté, Jean-Luc Germain. *«Je dis toujours que la réalisation d'un journal doit être un travail d'équipe, où chaque maillon a son importance. Les problèmes arrivent quand l'un de ces maillons prend le pas sur les autres»* continue Françoise Genevois.

Finalement, force est de constater, à travers l'exemple de Bretagne Magazine, que les S.R. ont de plus en plus de tâches à accomplir, dans des domaines bien différents, notamment depuis que certains postes, comme les typographes ou les clavistes, ont disparu. Il doit être très polyvalent et ses conditions de travail, ainsi que la qualité du résultat final peuvent en souffrir. Sa considération ne pourra malheureusement sûrement pas s'améliorer dans de telles conditions. Pour se faire, il faudrait que le S.R. puisse se concentrer sur une seule tâche, qui devrait rester sa tâche principale, puisque la base même de son métier: la mise en forme des articles et leur titraille. Le confort de lecture serait meilleur et leur travail pourrait alors être reconnu plus facilement à sa juste valeur. Seulement, comme la rentabilité l'en empêche pour l'instant, et malgré l'aide de l'ordinateur, certains S.R. ne peuvent se consacrer entièrement à l'essence et au but de leur métier: améliorer la qualité de lecture et de compréhension de leur publication. Mais le métier reste apprécié, comme en témoigne Jean-Luc Germain: *«Ce qui me ferait quitter mon poste de S.R. ? Quand j'aurai le sentiment que mon postérieur et le tissu de mon fauteuil ne font plus qu'un et que j'ai laissé filer ma liberté d'aller voir ailleurs si j'y suis.»* ■

(1) Logiciels de mise en page (2) Désigne tous les espaces à remplir dans la maquette. Il existe des blocs textes, pour les légendes, titres etc. et des blocs images. (3) Les feuilles de style enregistrent certains paramètres de mise en forme, comme la taille ou la police à appliquer au texte. Il y a donc des feuilles de style pour les légendes, les titres etc. (4) Latin utilisé pour remplir la pré-maquette. (5) Taille prévisionnelle du texte, généralement exprimée en nombre de signes ou en feuillet (1500 signes environ) (6) Voir conseils de lecture p.27 (7) Mise en place de toute la titraille, c'est-à-dire titre, chapô, légendes etc. (8) Bon à tirer (9) Pages sur papier glacé envoyées par le photographeur pour validation (10) Se dit d'un texte lorsque le fait de rajouter un mot ou une phrase fait décaler tout le reste dans la maquette (11) numéro de bas de page (12) Couleur des pages (13) Magazine en qualité normale envoyé par l'imprimeur pour vérifier si aucune page ne manque.



Déroulé des différentes étapes de la préparation d'un fichier. D'abord, le fichier est pré-maqueté, donc avec du faux-texte, des faux titres et des emplacements pour les futures photos. Après avoir été enrichi par les S.R. et transmis au photographeur, les épreuves couleur parviennent à la rédaction, qui les transmet à l'imprimeur. Il envoie alors un traceur pour B.A.T.



Claire Foulleul

Louis Guéry, la référence

Pour la dernière édition de son manuel de secrétaire de rédaction, désormais appelé le “Guéry”, Louis Guéry avoue n’avoir pas fait grand chose à part confier les anciennes éditions à Stéphane Lutz-Sorg, co-auteur de cette édition. Car depuis qu’il est à la retraite, les évolutions du métier et de sa technique, notamment au niveau informatique, l’ont complètement dépassé. Mais l’essence même du métier, il la maîtrise encore sur le bout des doigts.

C’est aux confins d’un petit village de la Sarthe que Louis Guéry profite de sa retraite. Derrière une façade discrète, dans une ruelle non loin de l’église, sa maison dévoile un univers au charme ancien. L’accueil est simple, les chaussons à ses pieds quand il ouvre la porte en attestent. Son bureau, a l’allure sombre et mystérieuse des bibliothèques d’autrefois. Les murs sont habillés de livres, du sol au plafond. D’épais rideaux encadrent les fenêtres et un ancien poste de télévision face à un gros fauteuil en cuir, donne à cette pièce une allure vieillie, comme si ici, le temps s’était arrêté. Sur son bureau bien rangé, un tas de feuilles vierges prêtes à servir, entourée de crayons tous alignés. À presque 90 ans, les souvenirs lui reviennent facilement, comme si c’était hier. Lorsqu’il raconte ses premiers pas dans la presse, c’est comme s’il les revivait. «*Matin du 2 janvier 1951... Venant de Tours je débarque, ma petite valise à la main et mon stylo dans la poche, au 54, boulevard Garibaldi, siège du M.L.P. (Mouvement de libération du peuple) et de Monde Ouvrier. Le congrès national qui s’est tenu en octobre à Nancy, m’a élu membre du secrétariat national et rédacteur du Monde Ouvrier.*

Pour moi, c’est le tournant! Le peintre en bâtiment que j’étais jusqu’alors devient journaliste.» Peintre en bâtiment! Mais comment un peintre en bâtiment en arrive-t-il à faire du journalisme, et à devenir, du même coup, l’auteur d’un livre de référence sur le secrétariat de rédaction? Sourire. Les yeux sont malicieux, fiers de tout ce chemin parcouru. Il remonte alors un peu plus dans les souvenirs, au moment où, à la fin de la 4^e, suite à ses trois années dans le secondaire, il se voit forcé d’abandonner les études, ses parents n’ayant pas les moyens de les financer. «*J’étais pourtant un très, très bon élève, je ramassais tous les prix au collège de La Flèche!*» Malgré tout, le voilà obligé de trouver un métier. Comme il n’a pas envie de devenir tonnelier ou vigneron, comme tous les pères et les fils de sa génération depuis 1660, il décide d’aller chez «*le peintre en bas de la rue*», pour devenir peintre en bâtiment. «*J’ai bien fait parce qu’aujourd’hui je ne vois pas très bien ce que j’aurais fait en tant que tonnelier: C’est fini tout ça, ce genre de métier n’existe plus.*» Ce qui a tout déclenché finalement, c’est d’avoir été militant dans une organisation syndicale, le *Mouvement populaire des familles*. Cette organisation avait un hebdomadaire qui s’appelait donc le *Monde Ouvrier*, et, de temps en temps, étant responsable de ce mouvement, Louis Guéry envoyait des articles pour raconter leurs actions. «*Un jour l’un des responsables m’a dit que ce que j’écrivais était vraiment intéressant, qu’il fallait que je montre ça au rédacteur en chef du journal.*» Pendant qu’il parle, les scènes se déroulent encore dans ses yeux et il les partage de manière si habile et vivante, que l’on voit la scène avec lui. Ensuite, il “suffisait” de gravir les échelons en apprenant “sur le tas”. «*En fait, j’ai eu sans doute la promotion la plus rapide dans l’histoire de la presse française, et même mondiale, puisque le 2 janvier j’arrivais comme rédacteur, je faisais mes premiers articles et mes premiers reportages, et fin mai, j’étais promu rédacteur en chef. C’est quand même pas mal!*» Son rire communicatif, plein de vie, envahit la pièce, et met un terme à l’ambiance douce et calfeutrée qui s’était installée. Quand il revient sur sa carrière, c’est avec beaucoup de modestie, comme si ce qu’il avait fait était à la portée de n’importe

«**Le peintre en bâtiment que j’étais jusqu’alors devient journaliste.**»

qui, comme si, finalement, cela avait été facile. Pourtant, ce n’était pas vraiment le cas, «*un jour, j’ai bien failli y laisser ma peau!*» Et c’est le début d’une nouvelle histoire! S’il avait été conteur ou peut-être aventurier à la retraite, cela n’étonnerait sûrement personne. Cette facilité d’emmener son auditoire avec lui dans ses récits, n’est qu’une preuve de plus de son talent de journaliste-écrivain, celui d’avoir l’art et la manière de garder en haleine un lecteur, ou un auditeur, depuis le début de son récit, jusqu’à la fin. De fil en aiguille, et suite à quelques fusions de journaux, Louis Guéry se retrouve secrétaire de rédaction à

France Observateur à Paris, en pleine guerre d’Algérie. Un peu timide et mal à l’aise de prime abord, une fois lancé dans ses anecdotes, rien ne l’arrête. Et lorsqu’il raconte, l’auditeur n’a qu’une question qui lui brûle les lèvres: «*Et alors? Qu’est-ce qui s’est passé?*» Et son récit reprend, lui un sourire aux lèvres, content de passionner quelqu’un avec ses souvenirs, les mains alignant sans cesse ses crayons, comme si ça l’aidait à se concentrer et à mettre de l’ordre dans sa tête. Il s’éclaircit la voix, et reprend: «*Un jour, après avoir bouclé le journal à l’imprimerie, j’étais repassé à la rédaction. Il n’y avait plus personne, c’était l’heure du déjeuner, donc tout le monde était parti, j’étais tout seul dans la rédaction, en train de ranger mes documents. Puis je rentre chez moi pour manger, j’ouvre la radio pour écouter les informations et j’apprends que les locaux de France Observateur venaient d’être bombardés par l’O.A.S. Je suis revenu à toute vitesse rue des pyramides, à Paris. Et effectivement, j’ai vu l’ampleur des dégâts. Mon bureau n’avait pas été trop touché, alors j’aurais*

«**Un jour, j’ai bien failli y laisser ma peau!**»

peut-être pu sauver ma peau si j’étais resté là, mais c’était quand même scabreux, à quelques minutes près...

Sans compter la trouille que j’aurais eu si j’avais entendu la déflagration à quelques mètres de moi. De quoi vous causer un arrêt cardiaque!» Il explose de rire... Finalement, c’est sa rencontre avec Philippe Viannay, vice-président du Centre de formation des journalistes à l’époque, qui va l’entraîner dans l’enseignement. Au départ, ►

► il était tout à fait réticent à cette idée *«Vous me voyez moi avec mon petit certificat d'études enseigner à des étudiants qui ont bac +2, +3 ou qui sortent de Sciences Po? Ah non alors!»* Mais Philippe Viannay lui assure qu'il ne s'agira que de superviser la nouvelle formule des cours qui consistait à créer un journal de A à Z par les étudiants. Louis Guéry ne serait donc là qu'en sa qualité de professionnel aux conseils avisés, face aux jeunes novices. Le secrétaire de rédaction qu'il était se laisse tenter, comme il le dit lui-même, *«J'ai mis un doigt, timidement dans l'engrenage de l'enseignement de ma pratique professionnelle. Rapidement, après le doigt c'est la main, le bras, puis le bonhomme tout entier qui ont été happés.»* Et il ne regrette toujours pas de s'être lancé. À l'époque pourtant, difficile de se faire une place dans le monde de la formation des journalistes. Si aujourd'hui, il s'agit d'un acquis, dans les années 60, la plupart des directeurs de journaux, rédacteurs en chef, ou journalistes lui riaient au nez en disant que c'était un métier qui ne s'apprenait pas, que seul le talent comptait, et que la meilleure des formations c'était "sur le tas". Heureusement, fort de son caractère et de ses convictions personnelles, le Centre de perfectionnement des journalistes va voir le jour, pour permettre aux professionnels de se former. C'est d'ailleurs pour ses jeunes élèves du C.F.J. qu'il créera son fameux manuel, aujourd'hui appelé le "Guéry". *«Je suis devenu aussi célèbre que Larousse ou Robert»* lance-t-il en rigolant. Assis comme ça dans sa chaise, il a l'allure et la carrure d'un personnage d'Histoire, ceux qui la font vivre et la racontent avec passion, même en charentaises! Sa chemisette claire à carreaux lui donne un air décontracté, contrastant avec ses mains, un peu tremblantes et s'activant pour aligner et aligner encore les crayons sur son bureau si bien rangé. Puis, d'un coup, il se lève, tout en racontant son histoire, et sort un livre de la bibliothèque de verre située derrière lui. Il illustre son propos, explique pourquoi ce livre est intéressant et ce qu'il raconte, puis il le remet aussitôt en place. Fouiner dans sa bibliothèque semble être l'un de ses passe-temps favoris. Il ouvre de nombreux livres, certains parfois rares ou très anciens, n'étant plus édités, et il s'excuse presque de ne pas pouvoir les donner. Mais, dans son plaisir de transmettre, il se sépare bien volontiers de tous ceux qu'il a en

plusieurs exemplaires. Au-delà du personnage d'Histoire, Louis Guéry a l'attitude du grand-père que les enfants adorent. De ceux qui sont généreux, drôles et sachant raconter des histoires, le soir, pour aider à s'endormir. *«Après le C.F.J.? Et bien, c'était l'heure de la retraite.»* Une retraite dont il profitera pour écrire ce livre, qu'il avait envie d'écrire depuis longtemps, *Les visages de la presse*. Bien sûr, il ne peut s'empêcher de montrer l'ancienne édition magnifique qui trône face à son bureau, sur un ancien meuble de typographe, dont il m'explique d'ailleurs l'utilité et le fonctionnement à l'époque du plomb.

Les fins tiroirs du meuble sont encore, pour la plupart, remplis de vieux caractères d'imprimerie. Il est content d'avoir pu garder ça, puisque l'imprimerie était un lieu où il aimait passer du temps. L'odeur de l'encre, les bruits de presses, les dialogues avec les typographes, lui manqueraient presque par moment. Le peintre en bâtiment est bien loin, car l'homme qui se tient debout, son gros livre à la main, est un journaliste, de ceux qui défendent la valeur de l'information, ainsi que sa correcte présentation. Et quand le code typographique n'est pas respecté, ça l'énerve toujours, même à la retraite *«Quand je vois sur l'écran de télévision des capitales n'importe où, les accents complètement oubliés, ça m'agace toujours! Comme toutes ces phrases en anglais d'ailleurs, comme si la langue française n'existait plus.»* Impossible de savoir pour lui si le métier de secrétaire de rédaction va disparaître ou pas, parce que, comme il l'affirme aujourd'hui *«Je n'y comprends plus rien, je suis complètement dépassé par tout ça et je serai bien incapable de vous en parler!»* ■

BIOGRAPHIE



Claire Pouilleux

- **Janvier 1951** : premiers pas dans le journalisme
- **Juin 1951** : rédacteur en chef de *Monde ouvrier*
- **1960** : S.R. à *France Observateur*
- **1961-1968** : enseignant au CFJ
- **1965** : sortie du *Manuel du secrétariat de rédaction*
- **1969-1984** : directeur du Centre de perfectionnement des journalistes

Pourquoi le S.R. est-il mal perçu ?

L'utilité du secrétaire de rédaction est donc avérée, mais alors, pourquoi se pose donc la question de sa considération? Quelqu'un d'indispensable au bon fonctionnement d'un journal, ou d'une publication quelle qu'elle soit, devrait être respecté et reconnu pour ça. Pourtant, ce n'est pas toujours le cas...

Utile, le S.R. n'est pourtant, pas reconnu à sa juste valeur.

Tout d'abord, il ne peut être reconnu que par ses pairs, puisqu'il est inconnu du grand public. Contrairement aux journalistes rédacteurs, il ne signe aucun papier et n'écrit aucune chronique. Son nom apparaît uniquement dans l'ours, qu'il faut bien souvent chercher. Le S.R. est donc un métier ingrat, puisque dans l'ombre. Il ne faut pas avoir d'ego ou chercher à travailler pour être connu, mais bien se situer dans un souci de travail bien fait, aboutissant à un journal cohérent et de qualité, et sans rien attendre en retour. Personne ne viendra dire au secrétaire de rédaction si son travail est



Diane Lhéritier

bon ou non. Il n'a aucun retour, ou en de très rares occasions. Puisque le but de son travail est de ne pas se voir, son style devant être le plus naturel et limpide possible, pour rendre la lecture plus aisée. On ressent la qualité d'un journal, on ne se rend pas forcément compte que la lecture est plus aisée, ou que notre œil est attiré par un article plutôt qu'un autre grâce à ce très bon titre ou à cette belle photo. En plus d'être ingrat, le métier de S.R. est éreintant, physiquement et mentalement, notamment à cause de ses horaires peu confortables, et aux tâches répétitives, qui sont finalement les mêmes jour après jour, seuls les articles changent. Pourtant, certains journalistes de terrain auraient tendance à ne pas reconnaître la dureté de ce métier, et à considérer que les S.R. en font moins qu'eux. Il est vrai, qu'au premier abord, on pourrait penser que quelqu'un qui arrive à 16 h à la rédaction, alors que tous les

autres journalistes commencent à 9 h, ne fait pas grand chose. La vérité est bien évidemment toute autre. En réalité, un S.R. responsable d'une locale dans un quotidien, doit monter entre 9 et 11 pages chaque jour, dont la plupart viennent des correspondants locaux. Cela demande forcément plus de concentration à la lecture, et plus de travail de réécriture. Il commence certes à 16 h, mais doit rester à la rédaction jusqu'à ce que le journal soit à l'imprimerie, soit jusqu'à minuit, 1 h du matin en général. Il faut être concen ►



Diane Lhéritier



« Le secrétariat d'édition, c'est quand même très souvent l'endroit où l'on met les gens en se disant que là au moins, quoiqu'ils fassent, ce ne sera pas dramatique. »



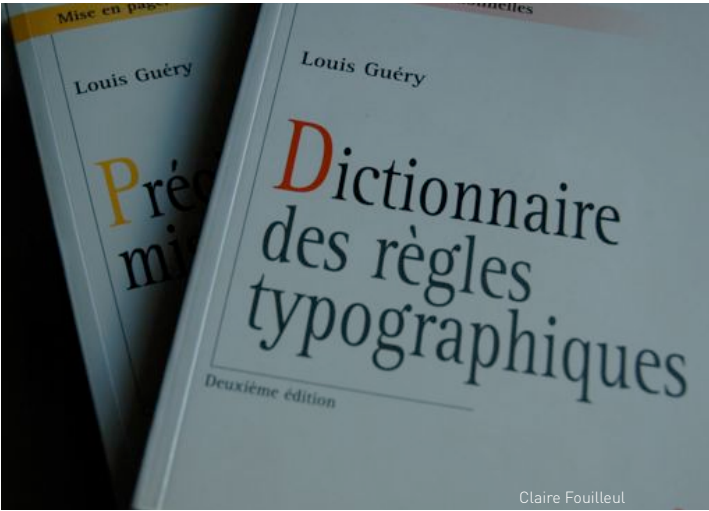
Avec le clavier, les anciens clavistes des journaux, reconvertis en S.R. pour la plupart, ont pu retrouver une partie de leur métier.

► tré tout le temps, et travailler en continu devant l'écran de l'ordinateur... De quoi en décourager plus d'un. Toutes ces contraintes participent au fait que ce métier soit déprécié aujourd'hui, ce qui, de mémoire de Louis Guéry, n'était pas le cas auparavant. *« On était le Maître-Jacques du journal. On avait un pouvoir assez important, il y avait bien le rédacteur en chef au-dessus, mais on était comme son bras droit. Et à l'époque, on était content d'être à cette place-là ! »* À l'époque, oui, mais à quelle époque ? Depuis quand ce métier est-il mal perçu ? D'après Damien Duperray, chef de plateau des secrétaires de rédaction au *Figaro*, il est déprécié depuis l'arrivée de la P.A.O. (publication assistée par ordinateur). Les jeunes débarquaient alors dans les rédactions, avec leur aisance technologique, poussant parfois à la porte, les anciens journalistes expérimentés. Sauf que, ces jeunes-là n'avaient pas forcément l'expérience requise pour faire un bon S.R., parfois *« ils ne savaient même pas à quoi ressemblait un bon article »*, ils n'avaient pas l'expérience du terrain non plus. Les corrections étaient donc, le plus souvent, bâclées, et la qualité du journal s'en ressentait. Ceci pourrait expliquer pourquoi les journalis-

tes rédacteurs en arrivent parfois à mépriser les journalistes secrétaires de rédaction. Oui, il est important de préciser, à nouveau, que le secrétaire de rédaction est un journaliste avant tout, même si certaines personnes dans la profession l'ont oublié, comme le suggère Jean-Noël Pottin, responsable du plateau des S.R. du *Télégramme* de Brest. *« Ils le pensent, mais en plus, ils le font sentir en envoyant de petites piques, du genre "vous n'allez pas sur le terrain de toute façon, vous ne savez pas de quoi vous parlez quand vous corrigez mon article". Mais ce sont en général les personnes qui n'ont jamais fait de S.R. qui parlent comme ça. Les tensions qui peuvent exister entre S.R. et journalistes de terrain viennent de l'incompréhension et de la méconnaissance des métiers. »* *« De toute façon, dès qu'il y a un problème, c'est sur le secrétaire de rédaction que ça retombe »*, une constatation vraie dans la plupart des rédactions, pour ne pas dire dans toutes. Les journalistes, vexés de voir leur texte coupé, ou mal titré, mal positionné, s'en prennent aux S.R., qui font de leur côté, en sorte de maintenir l'unité d'ensemble du journal, et de conserver une certaine cohérence dans son déroulé. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la direction doit soutenir entièrement les choix de ses secrétaires de

rédaction, pour qu'ils ne se retrouvent pas seuls face à la critique. S'ils sont soutenus par la direction, cela pose moins de problème en général, le journaliste rédacteur n'a plus qu'à se résigner en acceptant que son article soit trop long ou mal écrit. Cela n'empêche pas pour autant le secrétaire de rédaction d'essuyer des conflits quotidiens, mais le fait d'être soutenu par la hiérarchie les atténue, ou du moins, coupe court à toute discussion. Les secrétaires de rédaction seraient donc mal perçus par certains de leurs collègues de terrain, mais valorisés par la direction ? Ce n'est pas si simple, comme le dit si bien Catherine Le Berre dans l'entretien (voir page 12), la direction ne dénigre pas les S.R., *« dans le discours officiel, par contre dans les faits oui. Si l'un des journalistes a des difficultés dans son métier ou dans sa vie par exemple, on le met au secrétariat d'édition. C'est presque une punition ! Le secrétariat d'édition, c'est quand même très souvent l'endroit où l'on met les gens en se disant que là au moins, quoiqu'ils fassent, ce sera pas dramatique. »* Voici donc, une vision tranchée du métier, au sein même de la profession, bien qu'il ne s'agisse pas là d'une généralité mais d'un cas concret, ce cas n'est pas une exception. Mais où est

donc passé ce secrétaire de rédaction, bras droit du rédacteur en chef ? Louis Guéry avait du mal à croire que ce métier qu'il aime tant soit si mal perçu... Il semblerait que ce soit l'image du S.R. en général qui patisse de cette mauvaise réputation. Pour preuve, il ne s'agit en aucun cas d'un métier à vocation, loin de là, puisqu'aucun jeune journaliste, à quelques rares exceptions, ne s'y intéresse, à moins que le métier ne représente un tremplin pour entrer dans une rédaction. Ce n'est pas vraiment l'intérêt du métier qui importe, mais ce qu'il représente, parfois, au sein de la rédaction : un premier pas vers l'embauche. Une question se pose alors, existe-t-il encore de vrais S.R., passionnés par ce qu'ils font, soucieux du bon titre et du recadrage des photos ? En général, la réponse est oui. Il y a toujours dans une rédaction, un ou deux irréductibles qui aiment leur métier... Rassurant, quand on connaît son importance pour le journal. ■



Tout S.R. a, sur son bureau, un certain nombre de livres de référence auxquels il se reporte au moindre doute (voir p.23).

ENTRETIEN AVEC ISABELLE LEGONIDEC

«Travailler pour le web, c'est l'horreur, ça bouge tout le temps!»

ISABELLE LEGONIDEC TRAVAILLE POUR LE SITE INTERNET DE RADIO FRANCE INTERNATIONALE (R.F.I.) EN TANT QUE SECRÉTAIRE DE RÉDACTION WEB DEPUIS 4 ANS. UN MÉTIER TRÈS DIFFÉRENT DU SECRÉTARIAT DE RÉDACTION “PAPIER”.

ÉCLIPSE >> En quoi consiste votre métier concrètement ?

ISABELLE LEGONIDEC: Je suis ce qu'on appelle une secrétaire de rédaction pour le web. En fait, je réceptionne les papiers radio, c'est-à-dire des sons faits par les journalistes ou les envoyés spéciaux. Je dois ensuite les transformer en papiers pour le site internet de RFI.

>> Quelles sont les différences entre un secrétaire de rédaction papier et un secrétaire de rédaction web ?

En radio, on est confrontés à la matière première de l'information: le son ramené par les journalistes, ou leurs interventions en direct. Ce qui signifie toute une remise en forme, parce que les sons radio n'ont ni titre, ni inter, ni chapô. Toute la titraille est donc à créer, mais le plus gros du travail reste le *rewriting*, car les papiers radio sont écrits dans un langage parlé, qui ne convient pas du tout à la lecture sur le web. Il faut que je les rende lisibles à l'écrit, donc j'enlève toutes les phrases nominales par exemple. La manière d'écrire pour internet n'est pas du tout la même que celle des quotidiens. Il faut écrire très court et très tassé, que ce soit du condensé d'information, parce qu'on ne lit pas de longs articles sur internet, on veut obtenir l'information vite, en direct et rapidement. C'est pour ça que le site est mis à jour tout le temps, les informations sont sans cesse actualisées.

>> Ce n'est pas trop dur à gérer ?

Si, un peu, travailler sur le web, c'est l'enfer parce que ça bouge tout le temps! Dans les magazines ou autres publications écrites, il y a une date de bouclage, alors que chez nous, on est dans une sorte de bouclage permanent. C'est un rythme de travail très soutenu, et très intense. Oui, je crois que l'idée du bouclage permanent est l'image la plus fidèle du travail que l'on fournit.

>> Comment s'organise une rédaction d'information continue ?

Il y a des rotations pour que le travail se relaie 24 heures sur 24. Les différentes équipes qui composent la rédaction sont “tuilées”, c'est-à-dire qu'elles se relaient en se côtoyant sur certaines tranches horaires. Ainsi il y a un responsable d'édition en soirée qui commence à 14h30 et finit à 1h30, alors que le deuxième responsable d'édi-

tion, celui de nuit, arrive à 23h30 pour finir à 9h30. Les équipes de jour travaillent en général de 9h à 19h. On fait tous des journées de 10 heures, mais sur la base d'un travail cyclé: on travaille 4 jours, on se repose 5 et la semaine d'après on inverse, ce qui donne le temps de se reposer quand même.

>> Mais aimez-vous quand même votre métier ?

Oui, j'aime beaucoup ce que je fais. Avant je travaillais en première partie de soirée, de 14h30 à 1h30, c'était parfait pour moi. Maintenant, avec la vacation de nuit, c'est très dur, il faut avoir une très bonne hygiène de vie. C'est un rythme à trouver.

>> Le terrain ne vous manque-t-il pas ?

Non, ce n'est pas frustrant de ne pas y aller, en tout cas pas pour moi. J'aime bien aller sur le terrain c'est sûr, mais c'est plus pour mon plaisir personnel, quand quelque chose m'intéresse vraiment. J'aime beaucoup le web, j'ai fait une formation multimédia il y a quelques années et c'est incroyable toutes les entrées possibles qu'il y a pour un sujet! C'est très gratifiant et très créatif de travailler comme ça. Pour le secrétaire de rédaction traditionnel, c'est l'amour du travail bien fait et bien fini. Internet rajoute une part de création. Nous sommes de toutes petites équipes donc on touche un peu à tout et, du coup, on a plus de libertés: recadrage photo, couper, recoller, monter un son, une vidéo... C'est tout azimuth! Remarquez, peut-être que dans les grosses équipes c'est différent.

>> Êtes-vous dépréciée par les autres journalistes ?

Non, on est plutôt bien considérés. Pour les rédactions internet, je pense que c'est un peu différent, parce que tout le monde fait du *desk*, à la différence des services où il y a les reporters, et ceux qui restent sur place. Dans notre service, tout le monde est logé à la même enseigne, ou presque.

>> Ce n'est donc pas considéré comme un métier ingrat ?

Non, je ne pense pas, pas ici en tout cas. Internet est assez récent c'est peut-être pour ça. Il y a des jeunes que ça excite toute cette technologie, pouvoir envoyer des reportages sous forme écrite, y ajouter du son, le mixer et le couper, ajouter même une vidéo, la re-travailler... C'est assez jeune et ça plaît pas mal. Mais bon, c'est sûr qu'il y a un abîme dans le monde des journalistes entre le grand reporter et celui qui reste à la rédaction devant son ordinateur. Seulement ici, ce n'est pas trop palpable.



Isabelle Legonidec au premier rang sur la photo, affiche ses revendications lors de la dernière manifestation contre le nouveau plan social concernant R.F.I.



Conclusion

Entre évolution et considération



L'avenir de l'outil de travail du secrétaire de rédaction., tel que l'imaginait Louis Guéry en 1976. Document extrait du manuel de Louis Guéry 4^e édition, *Le secrétariat de rédaction, de la copie à la maquette de mise en page*, 1990.

Ce magazine a été réalisé par Claire Fouilleul, pour son mémoire de fin d'études de journalisme à l'ISCPA de Lyon en mai 2009, avec comme contrainte de faire un dossier de 18 pages dans un magazine qui doit en faire 24.

La vision du S.R. dans son bureau, ayant pour seule compagnie d'autres S.R., n'est plus vraiment d'actualité, puisqu'avec la décentralisation, les secrétaires de rédaction font partie intégrante de la rédaction et côtoient les journalistes de terrain tous les jours. De plus, depuis peu, ils peuvent, et doivent même assister aux conférences de rédaction. Lui qui ne travaillait qu'à partir du milieu de l'après-midi, et jusque tard dans la nuit, peut désormais faire partie d'une équipe de jour, ou bien d'une équipe de nuit. Une rotation s'organise entre les deux équipes dans la journée, pour pouvoir préparer le travail en amont. Ainsi, les articles d'actualité plus "froide" peuvent être préparés dès le matin, pour que le soir, il ne reste que l'actualité "chaude". La réactivité face aux informations de dernière minute est donc meilleure, et c'est une manière de réduire le nombre d'articles restant au "marbre". D'ailleurs, depuis un an que *Le Télégramme* fonctionne de cette façon, ils n'ont quasiment plus de "marbre". Cette nouvelle organisation contribue à une meilleure connaissance du métier de secrétaire de rédaction, et donc à une meilleure entente entre les journalistes de terrain et les S.R.

Avant la décentralisation, les S.R., étant détachés de la rédaction, le métier était méconnu dans les rédactions. On n'avait à faire à eux que s'il y avait un problème, qui se réglait en général par téléphone. Désormais, les rédacteurs peuvent voir ces journalistes de l'ombre, travailler à leurs côtés, et se rendre compte que c'est un métier où l'on s'investit beaucoup malgré les idées reçues. La décentralisation a donc, en un sens, favorisé une meilleure considération du secrétaire de rédaction, puisqu'elle a permis aux rédactions de "voir" ce métier et les personnes qui l'exercent. Il ne s'agit plus d'interlocuteurs, mais bien d'hommes et de femmes exerçant un métier dans des conditions souvent difficiles. Cela n'empêche pas les petites piques occasionnelles, mais cette nouvelle organisation améliore grandement les relations au sein d'une rédaction.

Cette considération du S.R. va de paire avec son évolution, lorsque son statut évolue, la vision que l'on a de lui change en même temps. Pourtant, nombreux sont ceux qui considèrent qu'aujourd'hui ce métier est voué à disparaître, pour faire place au tout numérique, puisque c'est ainsi que semble se profiler l'avenir de la presse en général.

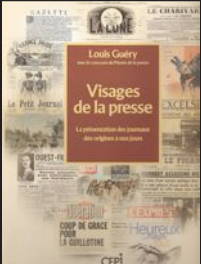
Alors, l'avenir du secrétaire de rédaction serait-il sur internet? Cela représenterait, en tout cas, une manière pour la profession de survivre, dans un milieu où quelques publications se passent déjà d'eux. Pourtant, le travail du S.R. doit bien être fait par quelqu'un, car malgré tous les logiciels créés et instaurés dans les rédactions pour aider à la mise en page, et faire un journal de manière plus intuitive et plus facile, jamais un ordinateur ne sera capable de remplacer un humain. Donc, même si le titre de secrétaire de rédaction disparaît, une partie du métier subsistera, si, bien sûr, la volonté du journal est de présenter une information de qualité. ■

La sélection de lecture de la rédaction, pour être un bon SR

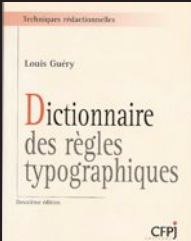
Bien sûr, l'incontournable manuel de Louis Guéry... Vous avez le choix entre ses différentes éditions, les plus anciennes contenant des informations précieuses sur la création d'un journal depuis ses débuts quasiment, jusqu'aux premiers ordinateurs, la toute dernière étant actualisée, notamment avec cette nouvelle branche du métier qu'est internet, et l'utilisation totale et indispensable des ordinateurs et des logiciels qui l'accompagnent.



GUÉRY Louis et LUTZ-SORG Stéphane, *Le secrétariat de rédaction – Relecture, editing, suivi de la réalisation* (Victoires Éditions, Paris, 2009)

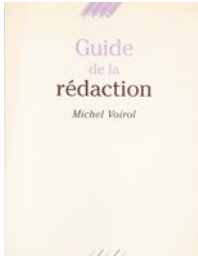


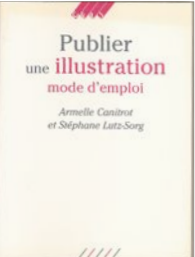
GUÉRY Louis, *Visages de la presse – Présentation des journaux des origines à nos jours* (Victoires Éditions, Paris, 2006)

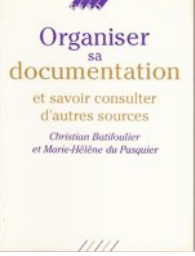


GUÉRY Louis, *Dictionnaire des règles typographiques* (Victoires Éditions, coll. Métier journaliste, 2005)

LES GUIDES DU CFPJ







ÉCRIRE SANS FAUTE

COLLECTIF, *Abrégé du Code typographique à l'usage de la presse*, Victoires Éditions, coll. Métier journaliste, Paris, 2005

COLLECTIF, *Lexique des règles typographiques en usage à l'imprimerie nationale*, Imprimerie nationale, Paris, 2002

Le dictionnaire de l'Académie française : <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>

GIRODET Jean, *Pièges et difficultés de la langue française*, dictionnaire Bordas

BESCHERELLE Louis-Michel, *La conjugaison pour tous, l'orthographe pour tous, la grammaire pour tous*

L'AVIS D'AUTEURS SUR LE MÉTIER

BALZAC (De) Honoré, *Monographie de la presse parisienne*, 1843, rééd. Mille et Une nuits, coll. « La petite collection », Paris, 2003.

MAUPASSANT (De) Guy, *Bel-Ami*, 1855, rééd. Gallimard, coll. Folio classique, Paris, 1999.

CHAMBURE (De) Auguste, *À travers la presse*, Fert, Albouy et Cie, 1914.

FOGEL Jean-François et PATINO Bruno, *Une presse sans Gutenberg*, Grassert & Fasquelle, 2005.

AGNÈS Yves, *Manuel du journalisme*, La Découverte, coll. Repères, Paris, 2008

Remerciements

*Merci à Christian Redon
pour ses conseils avisés.*

*D'abord à ma tutrice,
Catherine Foulsham,
qui a bien voulu me prendre
sous son aile dès le début
de cette périlleuse aventure.*

*Grand merci à Céline
Cuisinier, magicienne
de la maquette.*

*Toute l'équipe de Bretagne
Magazine de Brest
a également sa place ici,
merci de m'avoir soutenue
en me proposant votre aide,
vos contacts, votre bonne
humour aussi.*

*Merci à ma famille et en
particulier à mes parents
pour m'avoir supportée,
même dans les moments
de grand stress.*

*Ensuite,
gros merci pour Diane,
coup de fouet pour
remotiver les troupes,
débarquée au bon moment.*

*Et le meilleur pour la fin,
merci aux membres del Gruppo,
association amicale qui m'a
conseillée et soutenue dans
les moments difficiles,
mais aussi dans les autres.*

*Merci à toutes les personnes
qui ont pris le temps de
répondre à mes questions
durant mes recherches,
notamment à Louis Guéry
pour m'avoir accueillie chez lui.*

*Ah, et ne pas oublier de
remercier Steph, de ne
pas avoir porté plainte
pour ses droits d'auteur :)*